

« Aimer », est-ce éprouver une émotion ?

1. Aimer : ressentir une passion

Le fait d'aimer peut être d'abord appréhendé comme un simple fait psychique. Aimer revient à appréhender positivement une chose, à en apprécier la présence. L'amour est donc un état intérieur qui fait partie d'un ensemble plus grand que lui qu'on appelle les « passions ».

Les passions de l'âme, au sens large, sont ce que l'esprit « souffre » et subit (le mot « passion » a pour première étymologie le grec *pathos* qui indique à la fois l'idée de souffrance et de soumission). L'amour serait donc une passion comme le sont la colère, la peine, la sérénité, le désir, la crainte, l'envie, la jalousie...

La passion, au sens large, est un affect que l'on subit. Même si elle s'éprouve en moi, ressentir une passion revient à éprouver un choc dont l'origine est extérieure à moi. Les passions sont des affects essentiellement involontaires qui me rattachent au monde. Dans la mythologie grecque, puis latine, le désir amoureux a été représenté par un ange ailé armé d'un arc et d'une flèche, *Eros* puis *Cupidon*, comme pour indiquer que le désir nous tombe dessus, que l'on désire toujours malgré soi.

Les passions sont en ce sens aussi des émotions (du latin « *emovere* » : remuer, agiter, exciter), soit des états affectifs soudains, passagers, susceptibles de degrés d'intensités variées. Les émotions sont appréhendées comme subies par l'esprit en tant qu'elles découlent d'une situation qui s'impose à nous.

L'amour serait une émotion parmi d'autres, ressentie à l'occasion d'une circonstance qui s'impose à nous.

Le philosophe anglais David Hume définit les passions en général comme des *impressions de réflexion*.

Elles se distinguent des *impressions de sensation*. Ces dernières sont premières ou « originales » pour Hume au sens où elles découlent directement de l'impact du monde sur nos sens externes (vue, ouïe, goût, odorat, toucher)¹. Pour Hume, ces impressions ont une force considérable. Elles pénètrent notre esprit d'une manière singulière, incommensurable avec la force des images ou des idées que notre esprit peut produire d'après elles et après coup. Tout se passe comme si les forces inconnues du monde venaient percuter notre psychisme. Les impressions de sensation s'accompagnent toujours plus ou moins de plaisir ou de douleur. Elles sont premières par rapport aux idées.

Pour Hume, toutes nos idées sont dérivées de nos impressions sensibles et ne sont rien d'autre que leurs *copies* ou leurs représentants. Elles sont les images *effacées* ou *réfléchies* de nos impressions dans la pensée. Toute perception commence donc en impression et s'achève en idée.

Selon Hume, il y a une différence entre ressentir la douleur d'une chaleur excessive (impression de sensation) et la concevoir ensuite, la rappeler à sa mémoire ou l'anticiper par l'imagination (impression de réflexion). Quand nous *réfléchissons* à nos affections et sentiments passés, notre pensée en est un miroir fidèle, mais les couleurs qu'elle emploie sont plus faibles et plus ternes que celles des impressions primitives.

Des impressions de sensation peuvent émerger des passions qui sont des *impressions de réflexion* ou des idées. Mais les idées elles-mêmes peuvent engendrer des impressions de réflexion.

Si les idées sont une certaine façon de *penser* les sensations, les impressions de réflexion sont une certaine façon de *sentir* les idées. Pour Hume, la passion qui se confond avec l'émotion, est une sorte de réflexion de la sensation ou de l'idée sur elles-mêmes. Elle peut donc être une impression de réflexion de la sensation ou de l'idée. D'une certaine manière, la passion transforme la douleur *en spectacle* ainsi que le plaisir (par exemple en le déplorant s'il s'agit du plaisir d'autrui).

Les passions sont, pour cette raison, des impressions secondes ou *secondaires*.

1. David Hume, *Traité de la nature humaine*, Flammarion, 1991, livre II, partie I, section I, page 109.

Les passions apparaissent donc comme des réalités senties *et* des êtres psychiques, des « entre-deux », des faits sensibles spiritualisés, puisqu'elles sont des sensations secondes.

La jalousie, la crainte, le désir, l'amour, l'envie... sont des sensations réfléchies par l'esprit : elles sont une certaine manière d'appréhender par l'esprit les sensations éprouvées par le corps.

Une passion comme l'amour, ayant pour base le sensible, ne saurait donc se réduire à une pure et simple réaction physiologique.

L'avare, par exemple, animé par l'amour de l'argent, jouit de posséder. Sa richesse, réelle, a quelque chose de sensible et il peut même, à l'instar du personnage de Molière, toucher son or et se délecter du bruit qu'il fait entre ses doigts. Mais sa jouissance n'est pas purement sensible : il se réjouit surtout du pouvoir que son argent renferme, du potentiel qu'il représente. Aussi le plaisir de la possession de l'argent est-il une passion, fruit d'une réflexion sur la sensation même. Je jouis de pouvoir jouir et Hume reconnaît que l'anticipation du plaisir est par elle-même un plaisir. Posséder tant d'argent revient à imaginer pouvoir faire tant de choses, combler tel ou tel désir...

Mêmes les passions les plus simples supposent le concours du corps et de l'esprit. L'admiration, par exemple, pour une qualité que l'on voit chez autrui provient à la fois de ce que l'on voit et de ce que l'on appréhende par l'esprit comme bon pour nous. Toute vertu perçue chez l'autre est vue comme étant également à mon avantage.

C'est la raison pour laquelle le spectacle de la bienveillance d'autrui par exemple me procure du plaisir (et celui, au contraire, du vice, un malaise qui engendre la désapprobation).

Plus simplement : éprouver la beauté d'un paysage procure un plaisir singulier qui suppose un jugement de l'esprit, une réflexion de la sensation sur elle-même.

Aimer quelque chose (ici, la possession d'argent, un comportement vertueux chez l'autre ou la beauté d'un paysage...) suppose donc le concours du corps et de l'esprit : je rejoins sensiblement une réalité qui, réfléchie, engendre une passion singulière.

Aussi la passion est-elle engendrée par mon rapport au monde :

C'est parce que je suis témoin d'un acte vertueux que j'éprouve de l'admiration et un sentiment de reconnaissance.

C'est parce qu'un certain paysage se déploie devant moi que j'éprouve la sensation de beauté.

Toute passion, comme l'amour, apparaît donc comme passion, ressenti involontaire. Je ne peux pas m'empêcher d'éprouver ce que j'éprouve.

Non seulement la passion est causée, mais elle est nécessaire. Hume décrit l'homme comme nécessairement passionné. Il ne saurait s'empêcher d'éprouver des passions.

Ce déterminisme passionnel est fondé sur trois grandes raisons :

- la raison ne peut pas se rendre maîtresse des passions ;
- l'homme apprécie que son âme soit constamment agitée ;
- les passions suivent des lois, aussi nécessaires que les lois inscrites dans la nature inanimée.

Étudions-les une à une plus en détail :

2. La raison ne peut se rendre maîtresse des passions

L'homme ne peut se rendre maître, par sa raison, de ses passions. Hume établit un fossé entre la raison et les passions. La raison rend possible un jugement sur le vrai et le faux et ne s'occupe pas de ce que l'on ressent. Ce que l'on éprouve est au-delà du vrai et du faux : la passion a une existence irrécusable. Quand j'aime quelqu'un par exemple, c'est comme ça, pourrait-on dire : je l'aime. Ma raison n'y peut rien. La raison ne saurait donc, pour Hume, ni justifier une passion ni la condamner.

Pour Hume, rien ne peut s'opposer à une passion ou la retarder, si ce n'est une passion contraire.

Si la raison ne se rend jamais maîtresse des passions, les passions, elles, l'influencent sans cesse et la mettent à contribution. Ce n'est pas la raison qui contrôle la passion, mais l'inverse. La raison est et ne doit qu'être l'esclave des passions. Elle ne peut rien faire d'autre que de les servir et de leur obéir¹.

Hume prévient que l'on prend parfois pour de la raison ce qui est en fait une passion calme qui embrasse son objet d'un point de vue éloigné. Même si la chose est rare, rien n'est plus enviable que la passion d'accepter son sort, de consentir stoïquement aux épreuves de la vie. Ce qu'on appelle *force d'âme* implique la prévalence des passions calmes sur les passions violentes.

Une passion ne peut être vaincue que par une autre passion, en général plus forte qu'elle dont elle va épouser et conserver l'énergie. La passion est

1. David Hume, *Traité de la nature humaine*, o.p., livre II, partie III, section III, page 271.

donc irrésistible par définition chez Hume, à moins d'être transportée par une passion plus forte qu'elle.

La raison ne peut donc rien contre la passion.

3. L'homme a besoin que son âme soit constamment agitée

La pensée de Hume s'inspire en partie de la loi de l'attraction universelle de Newton. Il pose une sorte de principe d'inertie des passions ; ou plutôt justement un principe de non inertie, commun aux passions. Ce principe énonce que tous les hommes désirent le plaisir et, par fuir l'ennui, aiment éprouver des passions. Ils ne peuvent refuser d'en éprouver si aucun obstacle ne s'oppose à leur venue. Hume part du principe que les passions sont toujours en mouvement.

Les hommes passent donc de passions en passions. L'instabilité émotionnelle est leur nature. Sans passions, ils s'ennuient. Aussi mieux vaut une passion, même désagréable, plutôt qu'une absence de passion : « *La vie humaine est une scène si ennuyeuse et les hommes sont en général de dispositions si indolentes que tout ce qui les divertit, fût-ce une passion mêlée de souffrance, leur procure à tout prendre un plaisir sensible¹* ».

Cette thèse qui affirme que les hommes ont un besoin constant de passions trouve une sorte de confirmation dans la pièce de Molière, *Dom Juan*. Le célèbre séducteur éprouve en effet le besoin constant de conquérir de nouveaux cœurs. Pour nourrir sa soif insatiable, il cherche de nouveaux défis et élit de nouvelles cibles, toujours plus difficiles à séduire. Dom Juan séduit les femmes fiancées ou mariées ou consacrées à Dieu. Il a séduit notamment Elvire qui était religieuse et qui a rompu ses vœux dans l'espérance d'un futur mariage avec lui.

Dans une célèbre tirade, il avoue à Sganarelle aimer le changement : « *J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour et à le garder tant qu'elles le pourront²* ».

1. *Ibid.*, livre II, partie III, section x, page 312.

2. Molière, *Dom Juan (ou le festin de pierre)*, Librairie des bibliophiles, 1891, Acte III, Scène 5.

La fameuse tirade de Dom Juan à son valet et confident mérite d'être relue. Il y décrit l'amour comme une conquête à renouveler sans cesse, toute victoire ouvrant le champ à de nouveaux trophées. Cf. texte 5.

Mais si Hume énonce cette loi de la nécessité passionnelle, c'est pour une raison plus fondamentale encore : l'homme est un être social. C'est parce qu'il vit avec d'autres que lui qu'il éprouve constamment des passions. Le motif premier de l'amour et de toutes les autres passions est donc, pour Hume, autrui.

La *sympathie* est l'âme de toutes les passions. Toutes nos passions trouvent leur origine dans une identification à ce que nous imaginons qu'autrui éprouve. Tout dans ce monde se juge par comparaison.

Les esprits des hommes, dit Hume, sont des « miroirs » les uns pour les autres : chacun d'eux réfléchit les émotions des autres. Hume considère que l'habitude d'estimer toute chose par comparaison – plutôt que par son prix et sa valeur intrinsèques – est profondément ancrée en tout homme.

Tout désir est relatif à autrui. L'homme est un être social – pour qui l'isolement complet serait le pire des châtiments – et qui ne désire que relativement aux désirs d'autrui.

On pourrait donner à un homme le pouvoir de disposer comme il l'entend de tous les biens naturels, faire en sorte que la mer et le soleil lui obéissent, mais s'il est seul, c'est comme s'il ne possédait rien. Seul, il ne possède rien puisqu'il ne peut étaler son bonheur devant personne.

Souvent, le spectacle du bonheur d'autrui attriste...

Plus exactement :

« La misère d'autrui nous donne une idée plus vive de notre bonheur, et son bonheur, une idée plus vive de notre misère. La première, par conséquent, produit un agrément ; le dernier, un malaise¹ ».

Sans qu'une injustice l'ait précédée, il est possible que la méchanceté et l'envie naissent d'une simple comparaison – désavantageuse pour nous – avec autrui. Plus l'autre est malheureux, plus nous nous figurons être heureux... Et inversement.

D'où la jalousie du bonheur d'autrui, voire l'étalage sadique de notre bonheur.

Hume précise que nous sommes d'autant plus jaloux et envieux d'autrui qu'il est plus proche de nous. Un poète envie moins un philosophe qu'un autre poète, surtout s'il écrit le même genre de poèmes que lui.

1. Hume, *Traité de la nature humaine*, o.p., livre II, partie II, section VIII, page 225.

C'est dans ce contexte que Hume étudie la passion de l'orgueil ou de la vanité, qui est un amour de soi purement relatif. On tire orgueil de ce que l'on est, mais toujours selon Hume, relativement à autrui et devant autrui. Selon lui, la *propriété* est le facteur essentiel de la vanité. Non seulement les possessions vont nourrir la vanité, mais le vaniteux lui-même va gonfler et embellir ses possessions : *son* vin (parce que sien) est le plus subtil ; *sa* cuisine exquise ; l'air qu'il respire est plus sain...

L'orgueil de ce que l'on *est* est indissociable de ce que l'on *a*, même si ce que l'on a, c'est encore autrui, à savoir par exemple la beauté, l'argent, l'intelligence, le statut social de nos proches.

Hume rajoute que la vanité n'est jamais sûre d'elle-même car elle se tient trop près de son objet. C'est pourquoi si nous avons besoin d'autrui pour être vaniteux, la vanité exige en retour une sorte de confirmation d'autrui.

Enfin, Hume soutient qu'autrui peut enclencher en moi des passions. Il est le plus persuasif des êtres de ce monde. Une idée qui nous parut négligeable exercera de l'influence sur nous du simple fait qu'elle est l'opinion d'un autre et qu'il la défend avec passion.

Il est par conséquent impossible de faire le partage dans la passion entre ce qui revient à l'individu et ce qui revient à la collectivité, ce qui est inné et ce qui est acquis. Les comportements sociaux sont à la fois causes et effets des passions et vice versa.

Si le cadre social engendre les passions, en retour les passions nous font découvrir un certain monde. Hume explique que si je traverse un magnifique paysage, avec un compagnon, cela me mettra sans doute de bonne humeur, mais cette bonne humeur en retour rejaillira sur ma perception du monde. Mais si ce pays n'a pas de connexion directe ni avec moi-même ni avec mon ami, la passion s'arrêtera là. Tout change si l'agréable perspective qui s'ouvre à moi est contemplée du manoir de mon ami ou du mien. La bonne humeur s'accompagnera alors selon les cas de vanité ou de considération ou de jalousie.

Non seulement les passions sont nécessaires à l'homme – sa nature réclamant le mouvement permanent, l'agitation émotionnelle constante – mais les passions elles-mêmes suivent des lois aussi nécessaires que les lois qui régissent les éléments naturels :

4. Les passions suivent des lois, aussi nécessaires que les lois inscrites dans la nature inanimée

Hume s'emploie à étudier les lois qui président au passage des passions, leurs règles de succession. Parmi elles, il en décrit une particulièrement fondamentale qu'il nomme : « la règle de la double association » :

Pour Hume, les idées s'associent de telle sorte que nous passons facilement de l'une à l'autre lorsqu'elles se ressemblent, sont contiguës ou en rapport de causalité.

Les passions s'associent également lorsqu'elles se ressemblent. Par exemple, le chagrin et la déception suscitent la colère ; la colère l'envie ; l'envie la malveillance ; la malveillance le chagrin... De même qu'une humeur joyeuse nous porte à l'amour, à la générosité, au courage, etc.

Or, les deux lignes d'associations se rejoignent. Les passions sont en général le résultat de l'interférence ou de l'interaction d'une association d'idées et d'une association d'impressions.

Hume prend l'exemple suivant : un homme mis en colère par un tort infligé par autrui va éprouver un désir de vengeance (les deux passions, celle de la colère et du désir de vengeance s'engendrent l'une l'autre), mais elles vont elles-mêmes engendrer des idées, c'est-à-dire d'autres motifs de haïr la personne qui nous a mis en colère. Nous serons alors enclins à trouver de nouveaux sujets de mécontentement, quitte à en inventer soi-même. Ce sont ces idées qui vont nourrir, voire faire grandir, notre colère initiale.

Les liens entre idées et passions est particulièrement fort : nous pouvons nous rendre malades à force de penser et d'imaginer. Il y a un véritable dynamisme des passions, qui renforce leur dimension « subie ».

Hume étudie une passion proche de l'amour : le désir.

Pour Hume, le fait même de désirer est agréable. Il parle en ce sens du plaisir de la philosophie qu'il compare au plaisir de la chasse qui tient tout entier, non dans la simple prise, mais dans l'activité du corps et de l'esprit, dans « le mouvement ». La passion du jeu notamment ne s'explique pas autrement.

Ce qui signifie que pour désirer une chose, pour tendre vers elle, prendre les moyens de l'avoir, il faut d'une part que la chose ne soit pas immédiatement sous la main (car alors, elle ne nous manquerait pas : on la posséderait déjà d'une certaine façon).

Mais d'autre part, pour la désirer, il ne faut pas la voir comme impossible. Si on désire quelque chose d'impossible, on ne désire alors « rien »